

LA REVUE DES LECTURES



Zig-Zags autour de nos Parlers

par L.-H. Geoffrion

Lorsque l'on fouille les profondeurs encre trop inexplorées de notre langage populaire, que l'on voudrait bien en certains milieux assimiler à un patois, on éprouve souvent le plaisir que ressent le botaniste lorsqu'il découvre une mousse rare dans les anfractuosités d'un rocher. Mais il ne vient point à l'idée du savant naturaliste de faire de sa trouvaille une plante d'ornementation...

Nous n'entendons pas non plus faire jouer à notre langage populaire un rôle qu'il ne peut ni ne doit remplir, nous ne demandons pas de le voir fleurir du haut de nos tribunes selectes ni d'assister à son épanouissement dans nos salons à la mode. Chaque chose à sa place.

Notre désir serait, très simplement, que l'on ne cherchât pas à épurer davantage, sous prétexte de bon langage, le parler populaire de nos populations rurales en ridiculisant certains mots qui nous semblent rocailleux, rocccs, mais qui ne sont tout de même ni des anglicismes, ni des fautes contre notre bonne et vieille langue française.

Que l'on fasse, dans nos campagnes, comme dans les villes, une guerre sans merci aux anglicismes, mais que l'on use de jugement et de réflexion quand il s'agit de porter des coups à de prétendus canadianismes qui sont, très souvent, des mots de pur français, désuets si l'on veut, mais qui sont les derniers restes de notre survivance. Ces mots-là, qui sont restés dans nos campagnes, ils sont bien à leur place. N'allons pas commettre la sottise de les en chasser.

Il existe encore certains coins de nos campagnes où l'on parle ce que l'on s'est plu à appeler l'"idiome vulgaire"—quand on ne risquait pas le mot patois—dont on dit, pourtant, en maintes occasions, et avec raison, qu'il était la vieille bonne langue française du XVIIe siècle, et tous les dialectologues avoueront qu'une conversation dans cette vieille langue, sans les affreux anglicismes, sans les termes trop modernes et, en général, si inhabilement employés, est un charme; et si peu patois est cette langue du terroir qu'une conversation de cette nature pourrait être comprise par le plus instruit de nos Français modernes. Car tous ces vieux mots incultes, s'ils sont oubliés, s'analysent aisément et se comprennent sans effort.

Et c'est à cette bonne langue que, sous prétexte de l'épurer et de la rendre plus correcte, on fait la guerre, une guerre dont on peut constater les ravages au point de vue national. Car, ce qu'ils sont nombreux, aujourd'hui, nos paysans qui parlent "en termes". En effet, dès que l'on met les pieds dans nos campagnes, on est profondément frappé, avant même que l'on ait eu l'idée de s'approcher du temple de la philologie, de cette évolution du langage populaire vers des mots et des expressions modernes; et l'on maudit, malgré soi, ces influences dissolvantes qui ont défiguré ou tué les termes primitifs que l'on reconnaît souvent encore à leur air de famille. Pour tout dire, on parle trop "en terme" dans nos campagnes, et en certains quartiers. L'on fait trop d'efforts pour forcer nos gens à parler de la sorte et à bannir de leurs conversations des mots que l'on traite d'"horreurs" et qui sont de précieux souvenirs que l'on aurait à cœur de garder jalousement.

Nos populations rurales, en perdant ainsi leur langage primitif, abdiquent leur caractère distinctif; car, il ne faut pas être profond philologue pour savoir qu'un accord latent existe entre les mots et le caractère d'un peuple au point de vue historique et, bien souvent, au point de vue ethnique. De même que l'histoire de la parole

n'est que l'histoire de l'homme lui-même dans ce qu'il a de plus intime, l'analyse de cette parole à l'état naturel n'est que l'analyse de sa pensée sous sa forme la plus simple et la plus palpable. Or, ce n'est que par la synthèse de la parole inculte que le peuple peut être connu par son côté le plus individuel. C'est donc un attentat que l'on commet contre l'individualité si distincte, si remarquable de notre peuple en cherchant à extirper de son langage les expressions et les mots qui en font sa langue, à lui, et non un langage emprunté aux dictionnaires modernes et qui sera toujours, malgré tout, pour lui, vide de sens.

Des personnes instruites s'imaginent aujourd'hui, de bonne foi, que l'on ne doit voir dans notre langue du terroir qu'un parler subalterne, quelque chose comme du français abatardi, dégénéré, à peine tolérable dans la bouche des toutes petites gens. Il y a de la marge entre traiter notre dialecte vulgaire d'aussi haut et vouloir le voir s'épanouir dans les salons. Qu'on le laisse simplement en son juste milieu, à la campagne, et qu'on le traite en bon et pieux souvenir qu'il faut précieusement conserver intact, sans trop de poussière dessus, sans féture. Qu'on laisse tout bonnement nos gens parler le cru! Que l'on sache, enfin, respecter cette bonne langue du terroir, du moment que l'on a prouvé abondamment qu'elle n'est pas un patois, et qu'elle est tout uniment le bon vieux français tel qu'apporté chez nous voilà trois siècles..... Et, quand bien même elle serait un patois, notre langue du terroir, cesserait-elle d'être un précieux souvenir de l'idiome sacré de nos pères? Ce prétendu patois serait-il si condamnable et ne serait-il permis qu'aux seuls gens à haut-de-forme et à voilette d'exprimer leur pensées par des mots qu'ils ont appris de par une convention de pédagogie?

Que l'on fasse donc des efforts plutôt, partout, pour maintenir intacte notre langue du terroir; que l'on cherche à la faire reflourir où elle tend à dépérir; elle a droit aux égards, à l'amour. Notre peuple restera ce qu'il est, bon, religieux, honnête, tant qu'il parlera intacte, la langue qu'instinctivement il a conservée de génération en génération.

Pour peu que l'on observe à la campagne on constatera que ce sont ceux qui ont le plus de tendance à parler "en termes" qui manifestent le plus de ce que l'on appelle les "idées avancées" ce qui signifie, dans nos milieux ruraux, l'abdication du caractère distinctif de notre peuple. Et l'on assistera aussi à ce phénomène étrange et significatif: le haut bon sens, la fine malice, la verve spontanée, la naturelle sagesse de nos paysans et de nos ouvriers qui s'expriment simplement avec les mots et les expressions qui leur viennent naturellement aux lèvres; et, d'autre part, le décousu, l'inconsistant, l'aventuré, l'illogique de leurs propos quand, par sottise vergogne et puéril reniement, ou fatuité de snob, ils veulent jouer au monsieur et parler "en termes". Ils ont perdu, alors, du coup, leur individualité, leur caractère propre. Ils ne sont plus que des phonographes reproduisant mécaniquement, anonnant, bredouillant, comme ils peuvent, des mots qu'ils ont entendu dire, dont ils ne comprennent pas le sens, et qu'ils pourraient si bien remplacer par ceux qui leur viennent si naturellement aux lèvres, par atavisme, qui seraient justes, naturels, partant, compris de tout le monde, mais qu'une fausse honte les empêche de prononcer parce qu'ils les croient trop "habitants".